

## Laval théologique et philosophique



# La critique *Reader-Response* dans l'œuvre de R.M. Fowler

Robert Hurley

Volume 53, numéro 2, juin 1997

Regards pluriels sur Marie de l'Incarnation

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/401079ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/401079ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hurley, R. (1997). La critique *Reader-Response* dans l'œuvre de R.M. Fowler. *Laval théologique et philosophique*, 53(2), 343–364.  
<https://doi.org/10.7202/401079ar>

## LA CRITIQUE *READER-RESPONSE* DANS L'ŒUVRE DE R.M. FOWLER

Robert HURLEY

**RÉSUMÉ :** *Issue du monde anglo-américain, la critique reader-response demeure une méthode peu connue des exégètes d'expression française. L'article introduit à celle-ci tout en la situant par rapport à ses concurrents herméneutiques. L'œuvre de Stanley Fish, un représentant de l'aile radicale de cette approche interprétative, sert de point de repère dans la première partie de l'article. La deuxième partie analyse l'application que Robert M. Fowler fait de la critique reader-response dans les études néo-testamentaires. L'auteur distingue la version fowlerienne de la version plus radicale de Fish.*

**SUMMARY :** *Well-known as an emphasis within the literary criticism of the English-speaking world, Reader-Response Criticism has not yet caught the attention of many French-speaking exegetes. The article offers an introduction to this method and contrasts it with other interpretative approaches. In the first part of the article, the work of Stanley Fish serves as a reference point. Fish is a representative of a radical emphasis within this general approach. Part two considers Robert M. Fowler's adaptation of this method for the field of New Testament studies. The author points out differences between the formalist leanings in Fowler's work and Fish's more radical approach.*

---

### INTRODUCTION

L'application de la critique *reader-response* aux études bibliques est relativement récente. De fait, la thèse de doctorat de Robert Fowler, publiée en 1981 sous le titre *Loaves and Fishes*, est l'un des premiers essais qui utilise cette approche<sup>1</sup>. Une décennie plus tard, Fowler publia un deuxième livre intitulé *Let the Reader Understand*, dans lequel il continuait d'appliquer cette même méthode à l'évangile de Marc<sup>2</sup>. En 1992, l'auteur exposait des traits saillants de la critique *reader-response* dans sa contribution au collectif *Mark and Method* consacré aux nouvelles approches

---

1. Robert M. FOWLER, *Loaves and Fishes : the Feeding Stories in the Gospel of Mark*, Chico, Californie, Scholars, 1981 (ci-après : *Loaves*).

2. ID., *Let the Reader Understand : Reader-Response Criticism and the Gospel of Mark*, Minneapolis, Fortress, 1991 (ci-après : *Let the Reader*).

méthodologiques dans les études bibliques<sup>3</sup>. Dans ces trois livres, Fowler expose sa compréhension de la méthode et présente à son lecteur les résultats de l'application qu'il en fait.

Dans le glossaire de *Mark and Method*, Fowler définit la critique *reader-response* simplement comme suit :

La critique *reader-response* est une approche pragmatique de l'interprétation dont le point de mire est le rôle du lecteur. Elle privilégie le lecteur dans la création du sens, plutôt que l'auteur [comme fait l'historico-critique] ou le texte [comme font les méthodes formalistes]. Quelques versions de cette critique cherchent à cerner le *lecteur-dans-le-texte*, c'est-à-dire le *lecteur impliqué*, tandis que d'autres soulignent les différentes réactions des lecteurs actuels, soit comme individus soit comme membres d'une ou plusieurs communautés interprétatives<sup>4</sup>.

Cette définition essaie de tenir compte de la gamme des méthodes contemporaines qui accordent un rôle crucial au lecteur dans l'acte interprétatif. Si on la considère du côté des courants qui dominent le champ actuellement, elle nous semble trop englobante pour qu'on puisse saisir l'apport spécifique de l'approche *reader-response* à l'histoire de l'interprétation<sup>5</sup>. On ne doit pas supposer, cependant, que la critique *reader-response* constitue un champ unifié au plan conceptuel. Elle constitue plutôt un ensemble de pratiques, souvent en conflit les unes avec les autres, mais qui toutes s'interrogent sur le rôle du lecteur dans l'acte interprétatif.

Trois littérateurs ont exercé une grande influence sur Fowler, à savoir Stanley Fish, Wolfgang Iser et Wayne Booth. Fish développe sa théorie principalement dans deux publications : *Self-consuming Artifacts : The Experience of 17th Century Literature* (1972) et *Is There a Text in This Class ?* (1980). Les ouvrages de Wolfgang Iser cités le plus souvent dans ce contexte sont *The Implied Reader* (1974) et *The Act of Reading* (1978) ; et les classiques de Wayne Booth sont *The Rhetoric of Fiction* (1961) et *The Rhetoric of Irony* (1974).

Dans les études néotestamentaires, Fowler n'est pas le seul à avoir adopté cette perspective. On trouve entre autres les noms d'Alan Culpepper, *The Anatomy of the Fourth Gospel* (1983), Jeffery Lloyd Staley, *The Print's First Kiss* (1988) et Adele Reinhartz, *The Word in the World : The Cosmological Tale in the Fourth Gospel* (1992). En outre, depuis le début des années 1980, plus d'une centaine d'articles ont été publiés qui s'interrogent particulièrement sur le rôle du lecteur dans les écrits bibliques<sup>6</sup>.

Cette méthode reste très peu utilisée par les biblistes d'expression française. Une exception remarquable est celle de l'exégète Daniel Marguerat, professeur à l'Uni-

3. ID., « Reader-Response Criticism : Figuring Mark's Reader », dans *Mark and Method : New Approaches in Biblical Studies*, Janice Capel Anderson, Stephen D. Moore, éd., Minneapolis, Fortress, 1992, p. 50-83 (ci-après : *Mark and Method*).

4. ID., *Mark and Method*, p. 166. Les mots placés entre crochets, ainsi que les traductions, sont de nous. Il en sera de même dans la suite de cet article.

5. Nous reviendrons sur ce point plus loin.

6. Pour une liste assez complète, voir le *Biblical Studies Database* de l'American Theological Library Association (Evanston, Illinois, 1994) sous le terme *reader-response*.

versité de Lausanne en Suisse. Empruntant le cadre théorique de sa question à Umberto Eco<sup>7</sup>, Marguerat reste très près des courants formalistes quand il essaie de cerner le lecteur *construit* par le texte de l'évangile de Marc ou par l'évangile de Jean. L'approche *reader-response* émerge à proprement parler du monde anglo-américain et, à notre connaissance, elle n'a pas encore trouvé d'appellation spécifique dans le monde francophone. La traduction que nous proposons pour la version la plus radicale de cette approche (celle élaborée par Stanley Fish) est la *critique-à-l'heure-du-lecteur*. On verra dans ce qui suit la logique qui préside à un tel choix.

Afin de mieux situer la version *fowlerienne* de la critique *reader-response*, nous présenterons d'abord une esquisse de cette orientation interprétative, qui mettra en évidence son originalité. Nous discuterons ensuite de l'application qu'en fait Fowler à partir de quelques exemples concrets tirés de ses écrits.

### LA CRITIQUE-À-L'HEURE-DU-LECTEUR

Pour découvrir la spécificité de la critique *reader-response*, il faut comparer ses méthodes à celles de ses principaux concurrents. On peut distinguer les méthodes d'interprétation textuelle d'après les foyers de sens que privilégie l'interprète. Il y a 1) des méthodes qui cherchent le sens dans le monde et les pensées de l'auteur, 2) des méthodes qui ne considèrent comme source de sens que le texte en lui-même, privé et de son contexte de production et de son contexte de réception, et 3) des méthodes où le lecteur construit le sens au moment de la réception du texte et selon le contexte de lecture. La critique *reader-response* appartient à cette troisième catégorie et le terme *reader-response* recouvre plusieurs méthodes qui portent sur la réception des écrits par une variété de lecteurs réels ou idéaux.

Puisque la critique littéraire et la critique biblique ont évolué de façon relativement autonome, il faudra d'abord se rendre compte qu'à l'intérieur de chacune de ces deux communautés interprétatives, la *reader-response* entre en compétition avec des méthodes différentes<sup>8</sup>. Stephen D. Moore l'affirme clairement :

On peut tenter de schématiser les études *littéraires* en termes de trois âges successifs de la critique (l'auteur, le texte, le lecteur), mais il est trompeur de schématiser ainsi les études *bibliques*. Dans la critique des évangiles, par exemple, sensiblement plus que dans la critique littéraire non biblique, chaque étape successive tend moins à déplacer la précédente qu'à simplement s'y superposer : la critique *reader-response* dans l'étude des évangiles est largement une extension de la critique narrative, les deux demeurant assez près de la critique rédactionnelle centrée sur l'auteur. Les interprètes néo-testamentaires qui ont lutté avec la question de la lecture ont tendance à ne pas s'éloigner de la rive<sup>9</sup>.

7. Daniel MARGUERAT, « L'évangile de Jean et son lecteur », dans *Le Temps de la lecture : exégèse biblique et sémiotique*, L. Panier, éd., Paris, Cerf, 1993, p. 306.

8. Nous nous appuyons ici surtout sur le texte de Stanley PORTER, « Why Hasn't Reader-Response Criticism Caught on in New Testament Studies ? », *Literature and Theology*, 4 (1993), p. 278-292.

9. Stephen D. MOORE, *Literary Criticism and the Gospels : The Theoretical Challenge*, New Haven and London, Yale University Press, 1989, p. 73.

*L'historico-critique*

Depuis environ cent cinquante ans, les biblistes cherchent à perfectionner la méthode historico-critique, celle qui domine encore aujourd'hui leurs études. Dans la critique littéraire cependant, l'historico-critique a connu son apogée au tournant des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Commençons par une brève description des méthodes historico-critiques.

L'historico-critique est une approche de la littérature qui en accentue le contexte historique, c'est-à-dire le climat d'idées, les croyances et les conventions littéraires qui entourent et influencent l'écrivain. Le point de départ pour la critique historique est la conviction qu'il existe un lien étroit entre l'histoire et la littérature, de sorte que l'histoire influence le texte littéraire et permet une compréhension qui dépasse ou complète celle qui est disponible dans le seul texte. Des textes littéraires contribuent également à notre compréhension de l'histoire en tant qu'ils sont des artefacts de l'histoire nous permettant de comprendre les cultures du passé, nous-mêmes et autrui<sup>10</sup>.

Conçue comme une méthode voulant libérer l'interprétation biblique des lectures dogmatiques, la critique historique de la Bible a emprunté ses techniques aux chercheurs qui étudiaient d'autres religions de l'Antiquité. En cherchant des appuis vérifiables dans l'histoire sous-jacente au texte, ce genre de critique essaie d'établir ce qui, dans la Bible, peut faire l'objet d'une connaissance objective. Pour ces spécialistes, tout ce qui ne relève pas directement du contexte de production de l'œuvre est soupçonné de fausser le *vrai* sens du texte. Dans cette optique, le *sens* véritable est celui voulu par l'auteur : aussi l'historien doit-il viser à reconstruire les pensées de l'auteur, à repenser ses idées<sup>11</sup>. La quête de l'objectivité qui caractérise cette méthode entend empêcher les lecteurs de contaminer le texte avec des idées provenant de leur monde plutôt que de celui de l'auteur. On veut préserver le texte de lectures anachroniques et biaisées.

*Le formalisme*

Il y a longtemps que, dans l'étude de la littérature anglo-saxonne, les questions historiques et biographiques ont été supplantées par les questions formalistes de la *New Criticism*. Cette école, apparue aux États-Unis, a vraiment percé après la publication du livre de John Crowe Ransom, *New Criticism* (1941), et à la suite du succès étonnant d'*Understanding Poetry* (1938), un manuel universitaire de Cleanth Brooks and Robert Penn Warren.

En général, les *New Critics* s'accordaient à dire qu'un poème ou un récit doit être considéré comme une unité organique dans laquelle toutes les parties supportent le tout. À partir d'une analyse immanente, ces littéraires estimaient que le texte devait toujours rester l'ultime arbitre. Sans les exclure complètement, ils considéraient comme suspectes toutes

10. Northrop FRYE, Sheridan BAKER, George PERKINS, *Harper Handbook to Literature*, New York, Harper and Collins, 1985, p. 228.

11. W.G. KÜMMEL, *The New Testament : The History of the Investigation of its Problems*, trad. S. Mclean Gilmour et H.C. Kee, Nashville, Abingdon, 1970, p. 108. Pour une explication des fondements épistémiques de la méthode historico-critique, voir p. 108-143.

considérations extra-textuelles, qu'elles viennent de la biographie, de l'histoire ou d'ailleurs<sup>12</sup>.

Pour plusieurs *New Critics*, les mots *structure* et *forme* sont permutable. Ils voient la forme avant tout comme un équilibre, comme une interaction ou une tension ironique et paradoxale de divers mots et images à l'intérieur d'une totalité de significations organisée<sup>13</sup>.

De nos jours, on associe le terme *formalisme* à toute une gamme de méthodes qui considèrent les formes et les structures du texte comme la source du sens. Le souci de préserver l'objectivité dans l'acte interprétatif reste pour ces penseurs tout aussi important que pour les praticiens de l'historico-critique. À la différence des historiens, cependant, les formalistes recherchent l'objectivité et la vérifiabilité dans les structures et les formes du texte, plutôt que dans l'histoire sous-jacente au texte.

Pendant une cinquantaine d'années, le formalisme a connu un grand succès dans les cercles universitaires et il garde toujours une certaine popularité comme méthode d'analyse textuelle. Depuis l'âge d'or du formalisme, cependant, la conception de l'acte interprétatif a beaucoup évolué dans la critique littéraire. Les courants post-structuralistes liés à la philosophie linguistique dominent aujourd'hui<sup>14</sup>.

Malgré sa longévité dans la critique littéraire, ce n'est que récemment que le formalisme s'est introduit dans les cercles bibliques, avec l'avènement du structuralisme, de la sémiotique, de la narratologie, de l'analyse rhétorique et de certaines formes de la critique *reader-response*. Comme l'historico-critique, le formalisme suppose que le sens n'est pas déterminé par le lecteur. Schuyler Brown résume la situation des études bibliques en disant que la plupart des biblistes tiennent pour acquis que le sens réside dans le texte, peu importe la méthode utilisée pour l'extraire<sup>15</sup>.

Les biblistes les plus conservateurs imitent les sciences pures dans leur quête de l'objectivité et, en plus de la vérifiabilité, ils exigent souvent la reproductibilité. Un praticien compétent dans les méthodes historiques et formalistes devrait être capable d'appliquer la méthode de son choix et d'obtenir des résultats fiables et comparables à ceux de ses collègues. Neutralité, impartialité et impassibilité, telles sont, d'après Wayne Booth, les trois qualités recherchées par les auteurs modernes<sup>16</sup>. Bref, parce qu'elles se veulent scientifiques, les diverses méthodes de l'historico-critique et du formalisme s'efforcent d'éliminer de leur analyse tout élément de subjectivité. Autant qu'il est possible, toute référence à l'interprète doit être supprimée.

12. N. FRYE, S. BAKER, G. PERKINS, *op. cit.*, p. 311.

13. M.H. ABRAMS, *A Glossary of Literary Terms*, 6<sup>e</sup> éd., Fort Worth, Harcourt Brace College, 1993, p. 72.

14. Pour une présentation des courants dominants dans les études littéraires récentes, voir *Critical Theory Since 1965*, H. Adams, L. Searle, éd., Tallahassee, Florida State University, 1986, p. 138-148 (ci-après : *Critical Theory*).

15. Schuyler BROWN, « Reader-Response : Demythologizing the Text », *New Testament Studies*, 34 (1988), p. 232-237.

16. Wayne BOOTH, *The Rhetoric of Fiction*, 2<sup>e</sup> éd., Chicago, University of Chicago, 1983, p. 67. Nous convenons avec Booth qu'une telle objectivité s'avère impossible.

Pour la plupart, sinon pour tous les interprètes bibliques, l'objectivité reste une valeur fondamentale, ce qui explique une réticence à accorder un rôle positif au lecteur dans la détermination du sens. Mais les défenseurs du rôle créatif du lecteur attaquent la position de leurs collègues conservateurs sur deux fronts. D'une part, ceux qui pratiquent des formes variées de la métacritique tentent de montrer que les soi-disant *résultats objectifs* obtenus avec les méthodes historiques et formalistes ne sont pas, finalement, si objectifs qu'on le prétend<sup>17</sup>. D'autre part, même si l'acte de lire semble à prime abord être une activité solitaire qui risque de déraper vers un subjectivisme aveugle si l'on ne s'impose pas de contraintes aussi strictes que celles que proposent les approches historique et formaliste, les partisans du lecteur attirent l'attention sur les contraintes que le contexte de réception impose toujours au lecteur. Ces contraintes, on le verra, ne relèvent ni du contexte littéraire, ni du contexte historique sous-jacent au texte, mais plutôt du contexte de la réception et du lecteur lui-même.

Les orientations historique et formaliste croient possible de reconstruire l'intention de l'auteur : soit celle de l'auteur en chair et en os<sup>18</sup> (c'est la prétention des méthodes historico-critiques) ; soit celle de *l'auteur impliqué*<sup>19</sup> (c'est le cas de quelques-unes des méthodes formalistes)<sup>20</sup>. Quant au lecteur, l'historico-critique s'y intéresse quand il s'agit de lecteurs célèbres, comme par exemple l'auteur de Jean qui semble avoir lu les Synoptiques avant d'avoir rédigé sa propre version de l'évangile. En montrant comment un lecteur de l'époque peut avoir compris le texte, on parvient ainsi à en élucider le sens grammatico-historique. Ces questions sont débattues depuis longtemps dans le cadre des discussions du problème synoptique et de la priorité marcienne. Vue sous cet angle, la question du lecteur demeure une question d'ordre historique, plutôt qu'un exercice de la critique *reader-response*, qui place le lecteur (moderne) au centre du processus interprétatif.

Les formalistes, lorsqu'ils ont le moindre intérêt pour le lecteur, s'intéressent eux-mêmes au lecteur présupposé par le texte, par ses structures et son discours. À l'instar de Booth qui parlait d'un auteur impliqué, Wolfgang Iser parle d'un *lecteur impliqué*<sup>21</sup>. Dans la construction de son intrigue, le texte tient certaines connaissances et certaines habiletés pour acquises de la part de son lecteur. L'auteur impliqué peut même imposer un parcours obligatoire à celui qui entend déceler le sens de son

17. On pense à des critiques féministes, comme Mieke Bal qui fait ressortir des lectures sexistes faites par des interprètes masculins de la Bible. Voir M. BAL, *Femmes imaginaires*, Ville LaSalle, Éditions Hurtubise, 1985. On pense également aux efforts de toute une série de métacritiques déconstructionnistes qui essaient de démontrer que ce qui passe pour la neutralité ressemble drôlement aux préoccupations des hommes blancs de classe moyenne.

18. Ou, selon la théorie de E.D. Hirsch, « une reconstruction plausible de cet auteur ». Voir E.D. HIRSCH, *Validity in Interpretation*, New Haven, Yale University Press, 1967, p. 237.

19. Un terme inventé par Wayne Booth pour désigner le personnage de l'auteur (la personnalité de l'auteur dissimulée dans les mots du texte) en tant qu'il est distinct de la personne de l'écrivain, lequel ne peut être représenté que partiellement, de façon tangentielle ou pas du tout (W. BOOTH, *The Rhetoric of Fiction*, p. 67-77).

20. Voir Michel FOUCAULT, « What is an author ? », dans *Critical Theory*, p. 138-148.

21. Voir Wolfgang ISER, *The Implied Reader : Patterns of Communication in Prose Fiction From Bunyan to Beckett*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1974.

texte<sup>22</sup>. Il est néanmoins possible, en suivant les méthodes formalistes, d'enlever toute individualité aux lecteurs qui expérimentent et actualisent un texte par leur activité personnelle et, par conséquent, de faire totale abstraction des vrais lecteurs. Si, pour les praticiens de l'historico-critique, le sens a été déterminé au temps de l'auteur, pour les formalistes, il se réalise par les structures spatiales et formelles du texte.

*Une version post-formaliste de la critique reader-response :  
la critique-à-l'heure-du-lecteur*

La critique *reader-response* s'interroge sur la réception actuelle des textes par des lecteurs modernes. Elle considère sur ce qui se passe quand on lit. M.H. Abrams la décrit comme suit :

La critique *reader-response* abandonne la conception traditionnelle d'une œuvre comme structure de significations achevée. Elle la voit plutôt comme *un ensemble d'opérations intellectuelles et de réponses du lecteur* pendant que ses yeux suivent le texte qui se présente à lui. Par ce changement de perspective, une œuvre littéraire est transformée en une activité du lecteur. Dans les formes les plus rigoureuses de la critique *reader-response*, des éléments qui étaient considérés par les critiques traditionnels comme faisant partie de l'œuvre elle-même (y compris le narrateur, l'intrigue, les personnages, le style, la structure, aussi bien que les significations) se dissolvent au cours de l'expérience du lecteur en un processus évolutif consistant avant tout en la création d'attentes, ainsi qu'en l'annulation, l'ajournement, l'assouvissement et la restructuration de ces attentes. L'ensemble des praticiens de la critique *reader-response* sont d'accord pour dire qu'à un degré considérable au moins, les significations sont la *production* ou la *création* du lecteur individuel. Il n'existe donc pas pour tous les lecteurs une seule signification *correcte* d'un élément linguistique ou d'une œuvre artistique prise dans sa totalité. Ces interprètes ne sont pas tous d'accord 1) dans leur compréhension des facteurs fondamentaux qui façonnent les réponses d'un lecteur, 2) sur le point où il faut tracer la ligne séparant ce qui est donné *objectivement* dans un texte des réponses *subjectives* d'un lecteur individuel et, découlant de cette différence, ils ne sont pas non plus d'accord, 3) dans leur estimation du degré selon lequel un texte contrôle ou contraint son lecteur (si de tels contrôles existent), de façon à permettre le rejet d'au moins certaines interprétations ou mauvaises lectures, même si, comme l'affirment l'ensemble des critiques *reader-response*, nous sommes incapables de démontrer qu'une interprétation particulière soit la bonne<sup>23</sup>.

Une intuition importante rattachée à cette approche est que l'interprétation sans présuppositions et sans référence au monde du lecteur n'existe pas. Tout lecteur, tout interprète lit dans un contexte spécifique. Le lecteur est homme ou femme, athée ou croyant, juif ou chrétien, catholique ou protestant, exégète ou simple lecteur, instruit ou sans éducation formelle ; il appartient à une certaine culture, race et classe sociale ; il est marié ou célibataire. Dans cette optique, on rejette simplement une idée propre à l'historico-critique et au formalisme, à savoir qu'on peut laisser ces facteurs influents de côté quand on analyse un texte. Cette prise de conscience réunit bien des méthodes interprétatives. La métacritique de Mieke Bal, l'exégèse d'Elisabeth Schüssler Fiorenza ainsi que l'œuvre d'autres féministes dévoilent jusqu'à quel point

22. Voir R.M. FOWLER, *Let the Reader* (les chapitres 5 à 7), pour des exemples des contraintes que Marc impose à son lecteur.

23. M.H. ABRAMS, *A Glossary of Literary Terms*, p. 269.



une exégèse sans préjugés s'avère impossible. D'autres modèles, comme la critique sociale, la critique matérialiste et le *black exegesis*, qui partent eux aussi d'une perspective privilégiant le moment de la réception des textes dans l'acte interprétatif, sont inclus dans certaines définitions de la critique *reader-response*. Nous nous arrêterons ici à l'expression post-structuraliste de cette critique, notamment celle que présente Stanley Fish et que nous nommons la critique-à-l'heure-du-lecteur.

Déjà dans un article publié en 1946, W.K. Wimsatt et Monroe C. Beardsley inventaient l'expression « paralogisme affectif » (*Affective Fallacy*) pour dénoncer ceux qui prétendaient qu'un texte pouvait être évalué à partir des effets qu'il produisait chez son lecteur<sup>24</sup>. Si on accepte cette possibilité, prétendaient Wimsatt et Beardsley, le poème comme tel tend à disparaître et la critique se réduit à l'impressionnisme et au relativisme<sup>25</sup>. Étant donné que les intentions de l'auteur ne sont pas disponibles et que les réponses du lecteur sont trop variables, selon l'analyse de ces *New Critics*, seul le texte demeure incontestablement accessible et stable<sup>26</sup>.

Les racines de la critique *reader-response*, qui prend au sérieux l'élément subjectif et créateur de l'interprétation, sont donc à chercher dans une réaction directe et consciente aux caractéristiques anhistorique et exclusiviste du formalisme des *New Critics*.

Stanley Fish montre clairement le rôle important joué par l'activité créatrice du lecteur dans la construction du sens d'un texte. Il rejette l'autosuffisance du texte comme source de sens en montrant que la forme (apparemment) spatiale du texte dissimule la dimension temporelle dans laquelle les significations sont réalisées<sup>27</sup>. D'après lui, l'objet de la description critique devrait être la forme évolutive de l'actualisation des significations plutôt que la forme statique de la page imprimée. Le texte que le lecteur semble recevoir comme un produit statique est en effet un événement dynamique. André Fossion l'exprime ainsi : « Le sens d'un texte s'anime lorsque le lecteur, en travaillant, fait jaillir des significations, ou autrement dit, fait naître un nouveau texte<sup>28</sup>. » Le lecteur actualise le texte lors qu'il parcourt les lignes du texte, lorsqu'il tourne les pages, lorsqu'il relit et reconsidère des passages lus à la lumière de nouvelles informations ou de nouveaux doutes suscités en lui en cours de lecture.

Fish remplace les structures formelles du texte par la structure de l'expérience du lecteur. Même si la visibilité des structures formelles du texte semble l'emporter sur celle de l'activité du lecteur, ce n'est que par l'activité du lecteur que le texte peut

24. Dans son volume de 1923 intitulé *Principles of Literary Criticism*, I.A. Richards avait avancé la théorie qu'un poème peut être évalué à partir des réponses psychologiques des lecteurs. Voir M.H. ABRAMS, *A Glossary of Literary Terms*, p. 4.

25. M.H. ABRAMS, *A Glossary of Literary Terms*, p. 4.

26. Stanley FISH, *Is There a Text in This Class ? The Authority of Interpretive Communities*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1980, p. 2 (ci-après : *Is There a Text ?*).

27. *Ibid.*, p. 2.

28. André FOSSION, *Lire les écritures : théorie et pratique de la lecture structurale*, Bruxelles, Lumen Vitae, 1980, p. 34.

acquérir une signification<sup>29</sup>. On accorde une nouvelle importance aux activités du lecteur : si le sens est enchâssé dans le texte, la responsabilité du lecteur se borne à l'extraire ; mais si le sens évolue, et s'il évolue dans un rapport dynamique avec les attentes, les projections, les conclusions, les jugements et les suppositions du lecteur, ces activités ne sont pas simplement instrumentales ou mécaniques, mais essentielles<sup>30</sup>. Selon la critique-à-l'heure-du-lecteur que propose Fish, le lecteur fait beaucoup plus que découvrir un sens prédéterminé ; il le construit par son activité.

Dans la définition de Fowler, qui reste très proche du formalisme, la critique *reader-response* ne semble pas prendre des proportions aussi radicales. Stanley Porter, pour sa part, s'appuie sur la pratique de cette approche dans les milieux littéraires en proposant une définition qui accentue le caractère post-formaliste de cette approche. Sa définition (qui reprend plusieurs aspects déjà énoncés par Fowler et Abrams) comprend cinq éléments :

1. Le centre d'autorité dans le processus interprétatif n'est pas le texte en soi ni l'auteur, c'est le lecteur contemporain qui occupe cette place.
2. Le lecteur est enveloppé dans des effets de réciprocité avec le texte. En détaillant le parcours de cette interaction entre texte et lecteur, on arrive à centrer l'attention sur l'effort de compréhension du lecteur.
3. Dans cette optique, le sens n'est pas une réalité simple, une vérité propositionnelle ; il surgit plutôt de la construction du texte par le lecteur, suivie par la réaction du lecteur à son texte.
4. En abandonnant l'objectivité du sens, on rend impossible sa vérification.
5. Partager des stratégies de lecture semblables, c'est constituer une communauté interprétative<sup>31</sup>.

D'après Porter, le fil conducteur qui traverse toute la critique *reader-response*, telle qu'elle est pratiquée en dehors des études bibliques, est l'importance du lecteur contemporain pour la construction du texte et de son sens<sup>32</sup>. C'est au temps du lecteur que le sens se forme et non pas au temps de l'auteur, pas plus dans la matérialité du texte, qui ne peut pas avoir de sens avant de le recevoir du lecteur<sup>33</sup>. Wolfgang Iser fait une distinction entre le texte et l'œuvre, le texte étant l'objet physique composé de traces sur le papier et l'œuvre, le processus mental qui unit des éléments signifiants<sup>34</sup>. Dans la critique-à-l'heure-du-lecteur — la forme la plus radicale de la critique *reader-response* — le lecteur lui-même est responsable non pas d'unifier les éléments signifiants qui le précèdent dans le texte mais plutôt d'apporter les formes et les structures qu'il va utiliser dans la construction de son propre texte. Chaque lecteur doit construire le texte et il le fait de façon originale, même si sa lecture reste contrôlée par les formes et les structures que lui impose la communauté interprétative.

29. S. FISH, *Is There a Text ?*, p. 2.

30. *Ibid.*, p. 2-3.

31. S. PORTER, « Why Hasn't Reader-Response Criticism Caught on in New Testament Studies ? », p. 279.

32. *Ibid.*, p. 284.

33. Cet énoncé s'applique même à des auteurs vivants. Sur ce point, voir l'article de Foucault cité plus haut.

34. Wolfgang ISER, « The Repertoire », dans *Critical Theory*, p. 360-380.

Fish soutient que les structures que l'on trouve dans un texte précèdent l'acte de description. La structure que le lecteur perçoit dépend non seulement des conditions de la grammaire, mais aussi de ce à quoi il prête attention dans le texte. Le lecteur ne pourrait jamais lire sans posséder à l'avance une connaissance de la grammaire. C'est cette maîtrise de la grammaire qui lui permet de produire une lecture qui dépasse la pure réitération du texte. Toute description d'un texte renferme nécessairement des éléments fictifs. En choisissant la forme de ses phrases (sujet-prédicat-complément), en choisissant ses mots, le critique impose un ordre qui ne relève pas du texte à décrire, mais de ses propres choix, qui sont limités dans un premier temps par les conditions de la grammaire ainsi que par les structures linguistiques qu'il a apprises pour décrire le monde, les objets, la réalité<sup>35</sup>. Le lecteur détermine également la structure qu'il peut accorder au texte, puisqu'il ne trouvera jamais dans ce texte une structure qui lui est inconnue. Les structures précèdent l'acte de lire parce qu'elles précèdent l'acte d'écrire.

Savoir lire, c'est savoir écrire ; et dire qu'on sait lire, c'est dire qu'on sait imposer de l'ordre sur le chaos qui nous entoure par un processus créateur et ordonné que nous appelons la langue. Ce qui est essentiel à l'écriture n'est pas la formation mécanique des lettres, comme le démontrent des traitements de texte activés par la voix. L'essentiel, c'est la capacité de penser. Les êtres humains se distinguent des autres espèces en raison de leur capacité d'ordonner le monde de façon créatrice et délibérée, à l'intérieur des modèles conventionnels appris, une capacité que l'on désigne normalement comme étant la compétence linguistique. Lire un texte, c'est l'écrire, c'est imposer un ordre à ce que nous lisons<sup>36</sup>.

La catégorie « littérature » offre un bon exemple d'une forme que le lecteur impose. Fish écrit :

Je soutiens que la littérature est une catégorie conventionnelle. Ce qui sera reconnu comme littérature à un moment donné est fonction de ce que les gens acceptent communément comme étant de la littérature. Tout texte a le potentiel d'être ainsi reconnu, en ce sens qu'il est possible de considérer que n'importe quelle expression écrite présente les caractéristiques couramment acceptées comme littéraires. En d'autres mots, ce n'est pas que le texte littéraire présente en lui-même des traits qui obligent à une certaine sorte d'attention ; c'est plutôt en portant une certaine sorte d'attention [...] qu'émergent de l'obscurité des traits que l'on reconnaît d'avance comme littéraires. [...] c'est le lecteur qui crée la littérature. Cela semble relever du subjectivisme le plus grossier, mais il s'agit d'un subjectivisme qu'on doit presque aussitôt nuancer en identifiant le lecteur, non pas comme un agent libre faisant la littérature de n'importe quelle manière, mais comme membre d'une communauté qui a d'avance, à propos de la littérature, des idées qui conditionnent l'attention qu'il porte au texte, et par conséquent la sorte de littérature qu'il crée. [...] Ainsi, l'acte qui consiste à reconnaître ce qui est littéraire n'est pas limité par quelque chose dans le texte [...], il procède plutôt d'une décision collective concernant ce qui constitue la littérature, une décision

35. Au sujet de l'aspect fictif de toute écriture, voir Northrop FRYE, « From the *Critical Path* (1971) », dans *Critical Theory*, p. 252-264, 258.

36. A. FOSSION, *Lire les écritures : théorie et pratique de la lecture structurale*, p. 34-35.

qui ne se maintient qu'aussi longtemps qu'une communauté de lecteurs ou de croyants s'y conforme<sup>37</sup>.

La critique-à-l'heure-du-lecteur ne renonce pas à l'objectivité et le lecteur ne peut pas interpréter le texte n'importe comment. D'après cette méthode, l'activité du lecteur n'est contrôlée ni par les intentions *objectives* de l'auteur ni par les structures *objectives* du texte, mais bien par la communauté ou les communautés interprétatives auxquelles le lecteur appartient. La grammaire et les structures que le lecteur impose au texte sont conventionnelles plutôt qu'idiosyncrasiques. C'est uniquement dans la mesure où une interprétation se conforme aux conventions qu'elle peut être reçue, autrement on n'atteint pas l'intérêt général, comme l'exige la critique-à-l'heure-du-lecteur<sup>38</sup>.

Dérivée des intuitions de la sociologie de la connaissance, la notion d'une communauté interprétative est d'une importance capitale pour la critique-à-l'heure-du-lecteur. Le contexte spécifique de la lecture ainsi que la biographie du lecteur conditionnent l'interprétation du texte. D'après Fish, les questions qu'on pose alors, peu importe la méthode, sont déterminées (au moins en partie) par la communauté d'appartenance du lecteur, qui peut lui-même être membre de plusieurs communautés.

Malgré l'argumentation de Fish, certains s'opposent à la possibilité d'une version radicale de la critique *reader-response* (telle la critique-à-l'heure-du-lecteur), en soutenant que l'interprète se perd dans un solipsisme et renonce alors à toute objectivité. Le débat autour de cette question reste vif mais il dépasse les limites de cet article<sup>39</sup>.

### *La critique-à-l'heure-du-lecteur et les études bibliques*

L'exégète contemporain est conscient d'appartenir à une communauté qui interprète le texte depuis des siècles. Il est conscient d'entrer en dialogue avec tous les auteurs qui ont commenté ces textes avant lui. Depuis la genèse des méthodes critiques de la Bible, la communauté interprétative en a valorisé l'aspect scientifique. On se rappellera dans ce contexte que les origines de l'historico-critique remontent au désir d'éviter une lecture de la Bible influencée par les positions dogmatiques des Églises. Étant donné les origines et le développement de la critique biblique, proposer une lecture sans possibilité de vérification n'offre guère de chances de favoriser sa réception par la communauté des interprètes professionnels. Il n'est donc pas surprenant que les praticiens de cette approche des études néo-testamentaires optent pour la version formaliste, où une vérification de l'interprétation est toujours possible. Stanley Porter, quant à lui, attribue la réticence à adopter de nouvelles méthodes pour analyser la Bible au caractère conservateur de la discipline. Porter accuse la discipline de tendances monolithiques ; il prétend qu'on y impose une stratégie dominante

37. S. FISH, *Is There a Text ?*, p. 10-11.

38. *Ibid.*, p. 4.

39. Paul R. NOBLE, dans un article publié en deux parties, attaque la position de Fish et la possibilité de proposer une critique *reader-response* radicale. Voir « Hermeneutics and Post-Modernism : Can we have a radical reader-response theory ? », Part I, *Religious Studies*, 30 (1994) ; Part II, *Religious Studies*, 31 (1995).

à l'exclusion d'autres méthodes<sup>40</sup>. Lui-même est un nom bien connu de l'exégèse traditionnelle du NT.

On terminera le survol de cette approche par un commentaire de Jane P. Tompkins dans l'introduction de son anthologie sur la critique *reader-response*. Elle semble bien situer l'apport potentiel de cette forme de critique pour les études bibliques intéressées. Depuis le formalisme de Walker Gibson, une lecture centrée sur le texte, jusqu'au post-structuralisme de Stanley Fish et de Michael Riffaterre, Tompkins retrace le développement des méthodes centrées clairement sur le rôle de lecteurs réels<sup>41</sup>. En étudiant les formes post-structuralistes de cette approche, elle note, entre autres, la puissance que celles-ci accordent au langage pour transformer l'expérience humaine. Les perspectives du langage proposées par Fish et d'autres post-structuralistes cherchent à rendre à la littérature ce que les théoriciens ont voulu lui enlever depuis le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, à savoir la capacité d'influencer le comportement humain de façon directe et pragmatique<sup>42</sup>. Normalement, une littérature comme celle du NT, qui a une intention rhétorique indéniable, doit être un bon exemple pour des enquêtes portant sur l'effet du texte sur le sujet interprétant.

Même si cette description de la critique *reader-response* et de son aile radicale, la critique-à-l'heure-du-lecteur, demeure *nécessairement* incomplète, elle nous permettra de mieux situer les efforts de Fowler. Il nous reste maintenant à présenter son travail pour mieux comprendre une méthode qui démontre des liens évidents avec le formalisme.

### ROBERT FOWLER ET LA CRITIQUE *READER-RESPONSE*

La raison de l'intérêt de Robert Fowler pour la critique *reader-response* apparaît dès *Loaves and Fishes*. Fowler pense avoir trouvé une solution originale au problème de l'existence des multiples doublets dans l'évangile de Marc. Dans le sillage d'Emil Wendling, il prétend que Marc est un écrivain doué, beaucoup plus qu'un rédacteur final qui aurait simplement compilé des éléments d'une tradition qui le précédait (comme le veut l'opinion dominante). Il présente donc un Marc qui contrôle la réponse de son lecteur à la tradition pré-marcienne en utilisant une stratégie délibérée.

Quelle que soit l'origine de son attirance pour cette méthode, Fowler souhaite provoquer une métamorphose rapide de la communauté d'interprètes du NT en l'éveillant à l'expérience du lecteur<sup>43</sup>. L'intention rhétorique du NT lui semble évidente : les évangélistes essaient de nous convaincre de leur vision de l'identité et de la mission de Jésus et donc de leur vision du monde ; un effort nécessaire, puisque leur auditoire n'était convaincu ni de l'une ni de l'autre. Si le but principal du NT n'est ni historique, ni biographique mais rhétorique, pourquoi alors accorder une pré-

40. S. PORTER, « Why Hasn't Reader-Response Criticism Caught on in New Testament Studies ? », p. 287.

41. Jane P. TOMPKINS, éd., *Reader-Response Criticism ; From Formalism to Post-Structuralism*, Baltimore, Maryland, John Hopkins University Press, 1980.

42. *Ibid.*, p. xxv.

43. R.M. FOWLER, *Let the Reader*, p. 1-2.

férence à des méthodes historiques ? La question s'impose d'autant plus que la quasi-totalité des questions signifiantes concernant l'histoire sous-jacente au texte (auxquelles on peut répondre sur la base des données présentement disponibles) ont déjà trouvé réponse. Tenant compte de l'histoire de l'interprétation du NT ainsi que de son intention rhétorique indéniable, n'est-il pas grand temps qu'on s'occupe des circonstances entourant la réception du texte, plutôt que de celles entourant sa production ? Fowler voit dans la critique *reader-response* la possibilité d'un rapprochement entre les deux tâches interprétatives que l'on nomme traditionnellement l'exégèse et l'herméneutique, ce qui, en même temps, peut permettre un rapprochement entre la critique biblique et la lecture de la Bible en contexte d'Église<sup>44</sup>.

À la différence de la critique féministe, de la critique matérialiste, du *black exegesis* et la critique sociale, les facteurs biographiques et historiques du lecteur actuel ne semblent pas intervenir dans la pratique de la critique *reader-response* de Fowler. Lui-même témoigne pourtant d'une nette sympathie pour ces tendances.

### *Critique ou lecteur ?*

Fowler commence sa réflexion par une distinction empruntée à George Steiner entre le critique et le lecteur. Le lecteur est quelqu'un qui honore, révere et sert le texte qu'il lit ; le critique, par contre, est quelqu'un qui vérifie, interroge, met en doute et domine son texte<sup>45</sup>. Fowler désire surtout entamer un dialogue avec d'autres critiques de l'évangile de Marc (Taylor, Haenchen, Neirynck, Lane, Marxsen, Nineham)<sup>46</sup>. Quand cela lui convient, il s'intéresse également à des lecteurs de Marc, surtout à deux lecteurs célèbres de l'Antiquité, à savoir Matthieu et Luc. Lire Marc aujourd'hui, nous rappelle Fowler, c'est le lire à travers les nombreux siècles de l'histoire de sa réception.

Fowler lui-même décrit son approche comme un mélange de la critique *reader-response*, de la narratologie, de la critique rhétorique et des intuitions tirées des études sur l'oralité et la textualité<sup>47</sup>. Si on la compare à la définition de Porter et au précis d'Abrams présentés ci-dessus, sa version de la critique *reader-response* est plutôt conservatrice : son enquête cherche à cerner les dispositifs textuels employés par l'auteur pour contrôler son lecteur<sup>48</sup>. Il veut découvrir par quels moyens l'auteur impose son monde fictif<sup>49</sup>. Le lecteur de Fowler ne construit pas les significations textuelles, autant qu'il re-construit les significations voulues par l'auteur impliqué. Fowler reste donc très près des courants formalistes.

44. *Ibid.*, p. 3-4.

45. George STEINER, « Critic »/« Reader », *New Literary History*, 10 (1979), p. 423-452 (tel que cité par R.M. FOWLER dans *Mark and Method*, p. 52).

46. Pour une analyse compréhensive de l'histoire de l'interprétation de Marc, présenté par ordre chronologique, voir S.P. KEALY, *Mark's Gospel ; A History of its Interpretation from the Beginning until 1979*, New York, Paulist, 1982.

47. R.M. FOWLER, *Let the Reader*, p. 3.

48. Entre autres, Fowler parle des techniques de la *direction* et de l'*indirection* employées par l'auteur pour contrôler son lecteur. Voir surtout les chapitres 5 à 7 de *Let the Reader*, p. 81-194.

49. R.M. FOWLER, *Let the Reader*, p. 61.

Nous n'entendons pas faire ici un exposé complet de la lecture que Fowler fait de Marc. Nous proposons plutôt l'étude d'un seul élément important de sa méthode, afin d'élucider sa version de la critique *reader-response*. Le concept que nous cherchons à cerner est celui de la « reconstruction ». Avant d'aborder ce thème cependant, il est nécessaire de présenter la terminologie de base utilisée par Fowler.

Une notion clef de la critique *reader-response* est celle de « remplir des espaces ». Tout texte, peu importe son genre, renferme des espaces vides. C'est une caractéristique de l'écriture même : il n'est pas possible de communiquer sans que l'on fixe des espaces entre les mots et autour des lettres. La reconstruction langagière de la réalité étant toujours imparfaite, ces espaces physiques renvoient à des espaces épistémiques. Même les sciences pures admettent qu'on ne peut pas décrire le monde physique de façon exhaustive. Ces espaces laissés entre les mots ouvrent sur des sens multiples. Stanley Fish et Wolfgang Iser ont débattu cette question. Iser prétend que c'est dans les espaces entre les mots, donc dans les trous de la description offerte par le texte, qu'existe la marge de manœuvre permettant plusieurs interprétations d'un même mot ou texte. De son côté, Fish maintient que les mots eux-mêmes, selon les circonstances de leur réception, sont sujets à des lectures multiples.

Au-delà des distinctions de Fish et d'Iser, la possibilité de conférer un sens au texte (on pourrait même parler ici de l'impossibilité de ne pas apporter un sens au texte) constitue la pierre angulaire de toute interprétation centrée sur le lecteur. À côté de cette distinction épistémique, la critique *reader-response* emploie plusieurs termes de la narratologie. Un modèle que l'on voit souvent présenté inclut les distinctions suivantes :

*auteur réel* → *auteur impliqué* → *narrateur* → *narrataire* → *lecteur impliqué* → *lecteur réel*

Les termes de cette liste les plus simples à décrire, le lecteur réel et l'auteur réel, sont des êtres en chair et en os qui lisent et qui écrivent. Pour qu'une lecture réussisse cependant, la dissimilitude entre l'auteur et le lecteur doit disparaître au niveau du texte. En écrivant, l'auteur adopte un *alter ego* (l'auteur impliqué) qui lui sert à raconter son récit. Dans le sillage d'Iser, Fowler comprend le lecteur comme étant le lecteur que le texte façonne. Le lecteur de Fowler est le lecteur impliqué<sup>50</sup>. La réussite dans la lecture dépend entièrement de la capacité du lecteur à suivre les consignes parsemées à travers le texte.

Le narrateur et le narrataire<sup>51</sup> forment la dernière paire textuelle à considérer. Tout récit présuppose l'existence d'un conteur et d'un auditeur, même lorsque ces deux éléments du texte restent cachés parce qu'implicites. Le film *Forrest Gump* offre un bon exemple d'un récit où un narrateur et des narrataires sont visibles à l'intérieur du récit. Forrest raconte l'histoire de sa vie à une série d'auditeurs (des narrataires) qui partagent un banc avec lui en attendant l'arrivée de leur autobus. Dans la plus grande partie de ce film, l'« auditeur impliqué » (celui qu'a voulu le réalisateur) expérimente le récit sous les mêmes conditions que les narrataires. Vers

50. Id., *Loaves*, p. 149.

51. Le « narrataire » est celui qui écoute ou lit le récit du narrateur.

la fin, les narrataires disparaissent, nous accordant comme auditeurs réels une position privilégiée pendant que nous suivons les pas de l'auditeur impliqué. Mais il reste une certaine distance entre l'auditeur impliqué et l'auditeur réel, car l'auditeur réel soupçonne l'auteur impliqué de ne pas avoir été complètement sérieux dans tous les éléments de sa narration. Grâce à des trucages, l'acteur qui interprète le rôle de Forrest (Tom Hanks) semble être présent dans les films documentaires d'événements réels avec des gens célèbres comme John F. Kennedy et Lyndon Baines Johnson. L'auditeur réel n'y croit pas et ne peut que s'esclaffer.

Même si la critique *reader-response* emploie les mêmes termes que la narratologie, cette méthode ne se demande pas si tel ou tel élément du récit contribue à l'avancement de l'intrigue ou au développement des personnages, ni comment elle y parvient. La méthode de Fowler s'intéresse à la question pragmatique de l'effet que chaque élément textuel exerce sur l'expérience du lecteur impliqué.

La critique *reader-response* fowlerienne s'occupe surtout des rapports qui existent entre l'auteur impliqué, le narrateur, le narrataire et le lecteur impliqué. À toute fin pratique, dans l'évangile de Marc le narrateur et l'auteur impliqué sont identiques, comme le sont également le narrataire et le lecteur impliqué. Comme on l'a déjà noté, le lecteur que présente Fowler semble trop désincarné et cérébral pour être un lecteur réel. Si l'on comprend bien Fowler, le lecteur de l'Antiquité et le lecteur moderne semblent expérimenter le texte de la même manière. Le lecteur n'a pas d'autre choix que d'accepter le rôle de lecteur que le texte lui propose s'il veut accéder à la compréhension. En parlant de l'évangile de Marc, Fowler écrit : « Le texte impose des contraintes puissantes sur l'expérience de la lecture, des contraintes qui, jusqu'ici, n'ont été reconnues que sporadiquement et de façon non systématique<sup>52</sup>. » Ni les opérations intellectuelles d'un individu, ni les conditions de vie particulières des lecteurs réels n'entrent en jeu dans l'application que fait Fowler de cette méthode. Il examine plutôt les conditions qui doivent être respectées pour que le lecteur puisse expérimenter le texte tel qu'entendu par l'auteur impliqué.

### *Le récit et le discours*

L'analyse *reader-response* distingue également le *récit* du *discours* dans une narration. Fowler prétend que la plupart des lecteurs modernes se concentrent dans le texte sur le niveau du récit du texte et sur les personnages, les événements, le cadre à l'intérieur du récit<sup>53</sup>. En s'attachant au récit, ces lecteurs négligent le discours ou la rhétorique de la narration. Le discours ou la rhétorique comprend tous les moyens par lesquels le langage de la narration essaie de séduire son lecteur, de lui imposer son monde fictif. Par *récit*, on comprend le niveau du texte où a lieu l'interaction entre les personnages, alors que le terme *discours* désigne la communication qu'entame l'auteur impliqué avec son lecteur impliqué<sup>54</sup>.

52. R.M. FOWLER, *Let the Reader*, p. 15.

53. *Ibid.*, p. 2.

54. Elizabeth STRUTHERS MALBON, « Narrative Criticism : How does the Story Mean ? », dans R.M. FOWLER, *Mark and Method*, p. 27.



C'est au niveau du discours que l'auteur donne ses instructions à son lecteur. Pour saisir ce que l'auteur veut faire entendre, il faut souvent faire une lecture immanente du texte (*a close reading of the text*). La lecture immanente entend décrire la fonction de tous les éléments textuels. Dans la critique *reader-response*, on porte une attention accrue à la manière dont ces éléments textuels façonnent l'expérience du lecteur.

*La reconstruction comme élément de la critique reader-response*

Fowler emprunte la métaphore de la reconstruction à Wayne Booth pour désigner le processus par lequel on discerne et déchiffre l'ironie dans un texte<sup>55</sup>. Booth s'interroge sur le processus suivi par le lecteur pour décider si l'auteur s'exprime ironiquement et, dans le cas où l'ironie est détectée, sur la façon dont le lecteur déchiffre ce que l'auteur veut vraiment faire entendre. On distingue deux sortes d'ironie : l'ironie verbale et l'ironie dramatique.

Il y a ironie verbale quand le sens à la surface d'un énoncé ne peut être accepté par le lecteur. Le vrai sens, le sens que l'auteur a voulu faire entendre, reste caché sous le sens de surface. Un énoncé ironique ressemble à un édifice instable, qui repose sur des fondements branlants. Ne pouvant pas l'accepter tel quel, le lecteur doit déconstruire l'édifice, pour ensuite le reconstruire sur des bases plus solides<sup>56</sup>.

L'ironie dramatique est l'incongruité dans les situations ou les événements présentés par un récit. Au théâtre, il y a ironie dramatique quand l'auditoire reconnaît une incongruité ironique entre ce que connaissent les personnages sur scène et ce que l'auditoire sait lui-même. Le récit de Marc comporte de l'ironie dramatique parce qu'on peut y découvrir entre autres une incongruité entre ce que les personnages connaissent ou comprennent au niveau du récit, et ce que le lecteur connaît ou comprend au niveau du discours.

On identifie facilement des exemples d'ironie verbale et d'ironie dramatique dans le récit de la passion de Marc. Fowler donne l'exemple des gens qui se moquaient du Christ pendant qu'on le crucifiait (Mc 15,32) : « Le Messie, le roi d'Israël, qu'il descende maintenant de la croix, pour que nous voyions et que nous croyions ! » Les gens qui prononcent ces mots ne croient pas à ce qu'ils disent. On ne peut pas accepter le sens qui apparaît à la surface. Il s'agit donc d'*ironie verbale* au niveau du récit. En même temps, le lecteur sait que ce que les moqueurs disent ironiquement, est de fait une vraie description de Jésus selon l'auteur-narrateur de Marc. À leur insu, les personnages disent la vérité, même si cela est loin de leur pensée en tant que personnages. Voilà un exemple d'*ironie dramatique*<sup>57</sup>.

55. Fowler discute cet aspect de sa pratique dans *Mark and Method*, p. 65.

56. La reconstruction a lieu en quatre temps : 1) Le lecteur doit rejeter le sens littéral, l'énoncé ironique étant inconsistant soit à l'intérieur de lui-même soit avec quelque chose d'autre ; 2) on propose des explications ou des interprétations alternatives ; 3) on prend une décision concernant les croyances et la connaissance de l'auteur ; 4) cette décision prise, on choisit un nouveau sens ou groupe de sens qui permet une lecture satisfaisante et stable. Voir R.M. FOWLER, *Mark and Method*, p. 66.

57. R.M. FOWLER, *Let the Reader*, p. 156-157.

Fowler fournit un autre exemple d'ironie dramatique dans *Loaves and Fishes*. Il s'agit des deux récits où Jésus donne à manger à des milliers de personnes, Mc 6,30-44 et Mc 8,1-8. Il existe dans l'historico-critique un large consensus selon lequel le dédoublement des récits d'alimentation des foules en Mc 6 et 8 proviendrait de la tradition antérieure et aurait été simplement repris par l'auteur. La plupart des exégètes supposent l'existence d'un unique récit qui serait dédoublé, comme on en voit souvent à l'intérieur de la culture populaire prélettrée. Fowler s'oppose à l'idée que ce doublet puisse s'expliquer par un dédoublement remontant à la tradition orale. Il soutient que ses collègues sont arrivés à des conclusions hâtives sur la base de preuves trop minces. Se fondant sur les travaux d'Achtemeier, Dibellius, Keck, Kuhn, Neirynck, Pesch, Taylor et Wendling, Fowler pense pouvoir formuler les prémisses méthodologiques responsables de ces conclusions :

Une des raisons majeures de cet état de choses doit être le triomphe de la critique des formes dans les études bibliques modernes et l'accent que celle-ci a placé sur les unités de tradition orale sous-jacentes à l'évangile, ainsi que sur le développement et la conservation de cette tradition dans les communautés chrétiennes primitives. Vue de cet angle, les évangiles sont essentiellement le produit de communautés, plutôt que des compositions individuelles. Cette façon de comprendre la formation des évangiles a été beaucoup modifiée grâce au développement de la critique rédactionnelle (ou la critique compositionnelle, selon l'expression que plusieurs préfèrent) qui attribue un rôle plus important aux individus qui ont donné aux évangiles leur forme actuelle. Certes, plusieurs interprètes des évangiles, surtout ceux qui ont été initiés aux œuvres des critiques littéraires à l'extérieur du champ biblique, préféreraient considérer les évangélistes comme des auteurs imaginatifs qui ont conféré à leurs compositions l'empreinte de leur propre originalité, plutôt que comme de simples éditeurs, qui n'étaient que des récipiends passifs et des conservateurs de la tradition<sup>58</sup>.

Étant donné que, traditionnellement, les exégètes considéraient Marc comme un texte décousu et composé d'unités pré-marciennes, la majorité d'entre eux ont cherché des signes de composition uniquement dans les passages où l'auteur aurait réuni des éléments de tradition antérieure. Déjà en 1908, Emil Wendling avançait la théorie que l'évangile de Marc devait être avant tout la composition d'un auteur<sup>59</sup>. Fowler combine l'analyse de Wendling avec le catalogue des répétitions, des pléonasmes et des doublets réunis par Neirynck de façon à pouvoir distinguer le matériel traditionnel du matériel rédactionnel dans les deux récits des pains et des poissons<sup>60</sup>. D'après lui, la critique des formes n'est pas suffisamment précise pour effectuer cette tâche<sup>61</sup>.

58. ID., *Loaves*, p. 30.

59. Emil WENDLING, *Die Entstehung des Marcus-Evangeliums*, Tübingen, J.C.B. Mohr, 1908, tel que cité par R.M. FOWLER, *Loaves*, p. 34.

60. R.M. FOWLER, *Loaves*, p. 31-34.

61. En général, si un mot ou un bout de phrase apparaît fréquemment et à plusieurs endroits dans le texte, on peut l'attribuer au matériel caractéristique de Marc, tandis que s'il s'agit d'un mot très rare ou même d'un *hapax legomenon*, les chances sont bonnes pour qu'il remonte à une source antérieure à Marc. De plus, quand des mots employés fréquemment apparaissent à des endroits où l'exégète peut percevoir des traces de la main d'un rédacteur (par exemple, dans les fissures, dans les insertions et dans les récapitulations), la probabilité qu'ils soient typiques de l'auteur est encore plus grande.

Après avoir examiné en détail les deux histoires d'alimentation des foules, Fowler conclut que, sous sa forme actuelle, le récit des quatre mille au chapitre huit est une histoire traditionnelle qui provient largement d'une source antérieure à Marc. Plus significative encore, sa conclusion que Mc 6,30-44 a été créé intégralement par l'évangéliste, en dépit des difficultés que ce dédoublement occasionne dans le texte. L'une des principales est la question un peu lourde des disciples en Marc 8,4 : « Où trouver de quoi les rassasier de pains, ici dans un désert ? » Une telle question paraît impossible au lecteur du point de vue psychologique, car ce lecteur se rappelle d'un incident similaire au chapitre 6, où Jésus avait nourri une foule légèrement plus grande avec des provisions légèrement plus faibles<sup>62</sup>. Pourquoi Marc, a-t-il le besoin de créer un doublet qui cause tant de difficultés à l'intérieur de son récit ? Fowler détermine la réponse.

Là où d'aucuns n'ont vu qu'une question psychologiquement impossible, Fowler discerne une stratégie délibérée de l'auteur pour communiquer, au plan du discours entretenu avec le lecteur, quelque chose que les personnages, au plan du récit, n'avaient pas saisi. Une incongruité existe entre la connaissance et la compréhension des caractères au niveau du récit d'une part, et la connaissance et la compréhension du lecteur au niveau du discours d'autre part. Les disciples n'ont pas saisi la signification des événements qu'ils ont expérimentés, alors que le lecteur informé en saisit très bien la signification. Le lecteur informé doit rejeter la phrase telle quelle et partir à la recherche d'autres explications ou d'autres interprétations. Même si la théorie des sources suggère un contexte historique susceptible d'expliquer cette incongruité dramatique, le critique littéraire cherche ailleurs ses explications.

Ayant montré que le récit du chapitre six (la copie) provient entièrement de la main de Marc lui-même, Fowler peut soutenir que ce premier récit d'alimentation des foules fournit une toile de fond, qui conditionne la réception que le lecteur fait du récit original au chapitre huit. L'incapacité des disciples à comprendre la signification de la façon dont Jésus alimente les foules n'est pas accidentelle dans ce récit ; elle n'est pas simplement une illusion créée par la présentation fortuite des différents récits<sup>63</sup>.

Ce doublet, comme d'autres doublets ailleurs dans l'évangile, est un exemple d'ironie dramatique. D'après Fowler, Marc construit son évangile afin de contrôler la manière dont son lecteur reçoit le conte traditionnel. L'évangéliste transforme la question innocente de Mc 8,4, concernant la possibilité de nourrir une grande foule dans un désert, en un incident ironique qui souligne la stupidité des disciples. L'évangéliste force son lecteur à lire le chapitre huit à la lumière du chapitre six. Cette manœuvre a pour effet d'informer les lecteurs du récit, de leur accorder une place privilégiée dans l'appréciation de la vraie signification des événements du récit, une appréciation qui, autrement, ne serait connue que par le narrateur et Jésus. Fowler va plus loin encore. Il retrouve le même genre de détournement ironique dans d'autres doublets de l'évangile de Marc, notamment dans les deux récits de la mer en

62. R.M. FOWLER, *Loaves*, p. 94.

63. *Ibid.*, p. 38.

Mc 4,35-41 et 6,45-52 et encore dans le doublet des guérisons en Mc 7,31-33 et 8,22-26. Dans le cas de l'ironie dramatique, l'incongruité ironique apparaît d'abord dans des circonstances et des événements, et pas nécessairement au niveau des mots. Une fois que le lecteur a saisi l'ironie dramatique, la tension ironique peut croître. À l'instar de l'ironie verbale, l'ironie dramatique doit être déchiffrée, mais l'ironie dramatique continue à exercer son influence même après qu'on l'a comprise<sup>64</sup>.

Malgré ses détours, l'interprétation que Fowler offre de l'évangile de Marc garde un grand souci du lecteur. Fowler soutient que l'incapacité des disciples à comprendre la mission et l'identité de Jésus est un thème central de l'évangile. Par sa rhétorique (sous forme d'ironie dramatique au plan du discours), Marc disqualifie (quant à la condition de vrais disciples) tous les personnages de son évangile, y compris les apôtres. À la fin de l'histoire, une seule personne comprend la signification de l'identité et la mission de Jésus. Grâce à l'information qu'il reçoit au plan discursif du récit, le lecteur devient le seul disciple possible<sup>65</sup>.

Tel qu'annoncé, nous n'avons touché qu'à un seul élément important de la méthode de Fowler, à savoir la reconstruction. Fowler utilise une foule d'autres stratégies, tirées principalement de la narratologie, dans le but d'élucider le discours que l'auteur entretient avec son lecteur. On trouve également chez Fowler une liste des « commentaires fiables » du récit de Marc, c'est-à-dire des commentaires qui facilitent la compréhension des dispositifs qu'utilise l'auteur impliqué afin de communiquer avec son lecteur<sup>66</sup>. Dans cette liste figurent entre autres les éléments suivants : 1) des commentaires qui communiquent directement avec le lecteur, tel que celui qu'on trouve en Mc 13,14 : « [...] que le lecteur comprenne ! » ; 2) des commentaires qui accordent au lecteur une perspective privilégiée qu'aucun personnage ne possède au plan du récit à part de Jésus (par exemple, en Mc 2,1-12, le lecteur apprend en mots précis ce que les scribes avaient dans leur cœur) ; 3) des affirmations qui lient ensemble deux récits<sup>67</sup> ; 4) des affirmations entre parenthèses qui offrent une explication des coutumes ou connaissances inconnues de l'auditoire de Marc<sup>68</sup> ; 5) des questions soulevées sans autre réponse que celle que le lecteur doit chercher dans un texte où les informations nécessaires sont disponibles<sup>69</sup> ; 6) les paroles de personnages fiables : le narrateur communique avec le lecteur à travers les paroles de Jésus, la voix des cieus (Mc 1,11 et 9,7), les démons (Mc 1,24,34 ; 3,11-12 ; 5,7), et le centurion au pied de la croix (Mc 15,39).

64. R.M. FOWLER, *Mark and Method*, p. 67.

65. *Id.*, *Loaves*, p. 147.

66. Voir *ibid.*, p. 157-175.

67. On trouve deux exemples de cette technique en Mc 6,52 et Mc 8,19-21. En Mc 6,52, la crainte et l'étonnement associés à la promenade de Jésus sur l'eau sont liés au manque de compréhension dans le récit de l'alimentation des 5 000. En Mc 8,19-21, les deux récits d'alimentation sont reliés.

68. Pour des exemples, voir Mc 3,22 ; 7,2,3-4 ; 9,43 ; 12,18,42 ; 14,12 ; 15,16,32,42.

69. Un bon exemple de cette technique se trouve en Mc 4,41 : « Qui donc est-il pour que même le vent et la mer lui obéissent ? » Voir aussi Mc 1,24,27 ; 6,2.

## CONCLUSION

Le champ de la critique *reader-response* est trop diversifié pour qu'il soit possible d'en offrir une définition précise. La frontière entre ceux qui sont en dedans et ceux qui sont en dehors de l'approche n'est pas facile à tracer, car les postulats de base sont différents d'un auteur à l'autre. On peut affirmer au moins que cette critique cherche à porter une attention accrue à l'expérience du lecteur dans l'acte interprétatif, que ce dernier soit perçu comme un lecteur impliqué (le lecteur dans le texte) ou comme un lecteur réel. Les méthodes qui s'interrogent uniquement sur les lecteurs de l'évangile dans une histoire lointaine doivent être exclues de ce que nous appelons la critique *reader-response*. Nous avons essayé de présenter les caractéristiques générales de cette approche en faisant découvrir les perspectives de plusieurs auteurs, entre autres celles d'Abrams, de Fish, de Fowler, de Moore et de Porter.

Une ligne claire semble séparer deux écoles de pensée à l'intérieur de cette orientation générale. D'une part, on voit des auteurs post-structuralistes (post-formalistes) qui renoncent, pour des motifs philosophiques, à l'idée traditionnelle de l'objectivité dans l'interprétation. Nous avons considéré brièvement des propos de Stanley Fish qui représente bien cette tendance. Fish, comme Wayne Booth, considère que, dans le processus interprétatif, la subjectivité est inéluctable. Aucun usage du langage ne saurait être vraiment objectif, car il n'existe pas de vérité-correspondance entre nos constructions langagières de la réalité et la réalité en elle-même. Toute affirmation contient des éléments fictifs qui relèvent, non pas de la réalité, mais des conditions de la grammaire (Frye). Pour ces critiques, les formes de la littérature ne sont pas une caractéristique qu'on découvre lors de la lecture ; elles sont plutôt des constructions qui précèdent la lecture et que nous imposons aux textes lorsque nous lisons. Dans la version radicale de la critique *reader-response* qu'est la critique-à-l'heure-du-lecteur, le sens n'est pas à trouver dans l'histoire sous-jacente au texte, ni dans les structures et les formes objectives du texte. Le lecteur impose le sens en imposant au texte les formes et les structures, qu'il trouve dans la communauté interprétative à laquelle il appartient. Dans cette perspective, la seule objectivité possible (la seule manière d'échapper à un subjectivisme intégral) se situe dans les contraintes d'ordre conventionnel et public que la communauté impose sur son représentant qui lit.

Comme on l'a vu, Fish et Booth renoncent à une vérification objective de la validité d'une lecture particulière. On doit convaincre son auditoire que sa lecture est bonne, sans pour autant en exclure d'autres bonnes lectures. Dans la critique-à-l'heure-du-lecteur, le sens est créé par le lecteur au moment où il lit.

D'autre part, on identifie des auteurs qui restent très près des courants formalistes dans leur quête du lecteur. Ils tiennent à une certaine objectivité, voire à une vérifiabilité dans le processus interprétatif. Dans les études néo-testamentaires, cette tendance est particulièrement prononcée et l'œuvre de Robert Fowler l'illustre bien. Comme les praticiens de l'historico-critique cherchent une objectivité dans l'histoire sous-jacente au texte, les critiques de la lecture d'inspiration formaliste cherchent cette objectivité dans les formes et les structures (objectives et vérifiables) du texte. Dans le cas de Fowler, qui suit de près des intuitions narratologiques, on peut dire

qu'il comprend le sens comme une réalité qui a été créée au temps de la rédaction du récit par un auteur réel, et qu'on retrouve actuellement comme l'intention de l'auteur impliqué. Le lecteur, dans cette optique, fait ce que le texte exige de lui. Il ne crée pas le sens (comme Fish le prétend), mais il reconstruit un sens déterminé par les structures du texte. Si, pour Fish, le lecteur *construit* le texte, pour Fowler, il le *reconstruit*. Même si les deux positions exigent une activité de la part du lecteur réel, la différence entre les positions reste majeure.

Cette différence engendre deux images très différentes de l'activité interprétative. Pour les formalistes comme Fowler, on voit toujours le modèle de l'objectivité des sciences pures dans le portrait. On cherche l'objectivité par la voie de la vérifiabilité et de la reproductibilité. Dans le cas de Fish et Booth, l'objectivité a une autre signification. Chez ces auteurs, on a l'impression que faire de l'interprétation (faire des rapports sur notre activité de lecture) c'est faire une évaluation d'œuvres artistiques. Ce genre d'activité est beaucoup plus modeste et nuancée, moins chauvine que le travail en laboratoire. Il nous semble que les propos de Fish et compagnie s'opposent clairement au modèle d'objectivité si facilement accordé aux sciences dures. Les scientifiques ne sauraient échapper, eux non plus, à l'imprécision du langage et à l'aspect fictif et subjectif de leur travail.

Il n'est pas surprenant que Fowler ait opté pour cette option plus sûre, étant donné le caractère conservateur de sa communauté interprétative (Moore, Porter). Cette communauté contrôle la lecture de Fowler de façon magistrale. Il a voulu entrer dans la corporation des critiques néo-testamentaires en dialoguant avec toutes les voix importantes dans l'histoire de l'interprétation marcienne. Mais en optant pour l'aile conservatrice de cette corporation, Fowler renonce en quelque sorte à l'aile politique, qui s'intéresse vivement à la question de la réception du NT. Si l'activité de lecture ne consiste que dans l'acte bénin de reconstruire un sens déjà en attente dans le texte, cette activité ne saurait jamais assumer un aspect subversif. Si, par contre, lire c'est imposer le sens, et même imposer le sens d'une communauté interprétative particulière (comme le veut Fish), la question du discours devient vivement politisée. Le triomphe d'un discours sur d'autres discours constitue le triomphe de la communauté qui l'a autorisé. Dans l'histoire de la formation du canon, nous avons de nombreux exemples de ce qui se passe quand il s'agit du discours des perdants — quand ce discours n'est pas brûlé, on doit l'enterrer. Plus près de nous, le discours féministe, le discours de la théologie de la libération et bien d'autres encore luttent pour se faire accepter. Tant et aussi longtemps qu'on insistera pour dire qu'on atteint l'objectivité dans la lecture, l'espace accordé à de telles interprétations restera bien mince.

Le souhait de Fowler de relier les lectures faites dans le contexte des communautés croyantes à celles que l'on fait dans les universités est d'un même coup menacé. L'objectivité traditionnelle cherche à niveler toute forme de référence au sujet interprétant. Pour maintenir cette position, les défenseurs de cette objectivité doivent rejeter toutes les méthodes qui se prêtent à une accusation de subjectivisme.

Malgré le caractère conservateur de son approche (quand on le compare à la version radicale de la critique-à-l'heure-du-lecteur), l'apport de Fowler aux études néo-

testamentaires est considérable. Il ouvre le texte de Marc d'une nouvelle manière et il offre une expérience de lecture stimulante. Il réussit à faire voir de nouveaux aspects d'un texte qu'on aurait cru usé et il le fait principalement par la voie d'une narratologie axée sur le lecteur. Il reste à voir ce qu'une critique-à-l'heure-du-lecteur, une version radicale de la critique *reader-response*, apportera aux études néo-testamentaires quand les exégètes commenceront à la mettre en pratique.